

Joël Pralong

Soutane au vent
Journal d'un curé voyageur



ÉDITIONS
CABÉDITA
2019

DU MÊME AUTEUR

Quand nos blessures diffusent la lumière,
96 pp., Éditions Cabédita, 2017

Les mots qui blessent – La Parole qui guérit,
120 pp., Éditions Cabédita, 2018

Couverture: © Fotolia, Paris

© 2019. Éditions Cabédita, CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet: www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-841-9

Introduction

L'ENFANT QUI JOUAIT AVEC LES TRAINS

Du village perché sur le coteau, les yeux fixés sur la plaine, l'enfant que j'étais, s'amuse à compter les trains qui passent. Et je me prends à rêver. J'imagine, à l'intérieur, des voyageurs venant de partout, avec cette chance inouïe de parcourir le monde. Un jour, c'est sûr, je ferai partie de ce convoi, car je rêve de découvrir le monde, de m'immerger dans cette humanité aux mille visages. Une autre certitude, installée en moi depuis belle lurette, venait compléter la première: je serai prêtre missionnaire en Afrique! Un oncle missionnaire s'y trouve déjà, à Madagascar. Nos échanges de lettres et les photos qu'il m'envoie, attisent ce rêve d'évasion. J'aspire à connaître ce peuple qui me fascine, à partager ma foi, ma culture avec la sienne. Mais, pour l'instant, je ne suis qu'un enfant, et les événements en décideront un peu autrement. Pourtant, ce vieux rêve ne me quittera jamais.

Me voici aujourd'hui prêtre diocésain en Suisse, depuis plus de trente ans. Chaque année, durant les vacances d'été, je saute dans un avion. J'en profite pour voyager, partir à l'aventure et vivre des expériences humaines et spirituelles d'une étonnante profondeur. Je lance mon dévolu sur tel ou tel pays en fonction d'une connaissance qui s'y trouve ou d'un projet qui me trotte dans la tête. J'organise très peu mes voyages à l'avance, juste ce qu'il faut pour arriver à destination. Ensuite, je me laisse guider par l'intuition ou, disons-le franchement, par la Providence! C'est certainement le fil rouge de tous mes récits. C'est en écrivant ce journal que je m'en suis rendu compte: Dieu m'a

toujours précédé. Il m'a conduit, guidé là où il le fallait. C'était sa façon à lui de se faire connaître et de susciter en moi la confiance, quoi qu'il arrive. Durant ces trois décennies, partir était devenu pour moi une nécessité, un appel vers l'infini, une sorte de pèlerinage, à la découverte d'autres hommes et d'autres cultures. Je voulais apprendre d'eux, m'immerger dans leur vécu, me sentir frère de sang de cette humanité en quête du même bonheur que le mien, mais certainement à travers des chemins différents. J'ai voyagé tantôt seul, tantôt avec des amis et enfin, avec des jeunes de mes paroisses pour les faire profiter de mes expériences et découvertes. Mes périples se concentraient sur trois ou quatre semaines, juste ce qu'il fallait pour vivre des moments intenses, formateurs et inoubliables. Au retour, je reprenais l'année pastorale, riche des questions que je m'étais posées, d'émotions que j'avais envie de partager et d'histoires que j'allais raconter dans les écoles ou, les soirs d'hiver au coin du feu. Un jour, un ami me proposa de mettre par écrit ces anecdotes de voyages, les qualifiant de passionnantes. C'est l'origine de cet ouvrage.

J'aimerais non seulement vous raconter des histoires émaillées d'événements hors du commun, mais aussi vous faire partager les réflexions et les questions qu'elles suscitent encore aujourd'hui dans ma pensée, sur l'homme, la société et sur Dieu. Je vous laisse une courte liste des pays visités : le Congo, le Mali, le désert du Sahara en Algérie et Tunisie, l'Égypte, Israël, la Jordanie, l'Inde, les Philippines, la Thaïlande, le Cambodge, le Vietnam (11 fois), la forêt amazonienne et les Andes en Colombie, le Brésil, le Canada (10 fois), la Guadeloupe. Je laisse de côté les pays plus proches. Je ne vous parlerai que de certains, de ces quelques contrées du monde d'où l'on ne revient jamais comme on est parti. On y laisse toujours une partie de soi-même en rapportant avec soi, également, une partie de l'autre, telle une pierre nouvelle à l'édification de sa personnalité. Il arrive parfois que la force de l'événement s'insinue en vous pour s'y graver en lettres de feu et en mots d'amour, donnant à votre vie une nouvelle orientation, un autre regard posé sur les autres, une autre vision du monde. Pour l'instant, cela vous paraît abstrait et sans

consistance, mais si vous avez le courage de me lire jusqu'au bout, vous comprendrez. Et que dire enfin de cette «soutane dans le vent»? Au-delà du signe religieux, le titre du livre est purement anecdotique, voire humoristique. Dans mes paroisses, vu mon caractère bien trempé et impulsif, on m'a souvent comparé à «Dom Camillo», réglant ses démêlés de quelques «coups de gueule» mémorables, mais si possible avec humour. Et puis cet habit ecclésiastique revenant en force aujourd'hui dans la jeune génération de prêtres, alors, pourquoi pas?

Zaire (actuel Congo), été 1985

LA BÉATITUDE DES PAUVRES

La journée de ce 2 juillet s'annonce chaude et splendide. Sur les montagnes, la neige a presque totalement fondu, laissant apparaître de larges pans d'herbe d'un vert encore printanier. Le ciel, bien dégagé, promet une vue magnifique de là-haut. Installé dans mon siège classe *economy*, la ceinture bouclée et prêt au décollage, j'attends impatiemment que le DC 10 de l'ancienne compagnie «Swissair» s'arrache du tarmac de l'aéroport de Genève-Cointrin, pour me mener vers ces lointaines contrées africaines.

C'est mon tout premier grand voyage. Le cœur serré, j'ai l'impression de rêver: cette fois-ci, c'est bien vrai, l'aventure commence! Plaqué au dossier du siège, je m'élève lourdement en direction du ciel, dans le vrombissement des réacteurs. Après avoir dessiné un léger arc de cercle, l'appareil pointe vers le sud, saluant, au passage, le sommet majestueux du Mont-Blanc, toit de l'Europe. Puis, voici l'Italie et un léger coup d'œil sur la Sicile. La mer brille comme un miroir. Enfin, le vieux continent africain nous accueille et nous offre le désert du Sahara pendant plus de deux heures. Il n'y a pas de mots pour décrire ce décor en forme de vagues successives, qui passe du jaune au rouge-ocre, du gris au presque noir, selon la composition de la roche. Au moment où nous frôlons la corne ouest de l'Afrique, je distingue un large fleuve aux eaux sombres puis, dans cette partie du continent, la nuit s'abat brutalement, comme un rideau noir qui se referme sur la lumière. Déjà l'avion amorce sa descente sur Libreville, capitale du Gabon, pour une escale d'une heure. L'avion immobilisé devant l'aérogare, le caoutchouc de

l'escalier se ventouse à la porte du fuselage, comme une sangsue. La porte ouverte, je bondis hors de mon siège vers la sortie pour engouffrer ma première bouffée d'air africain. Dehors, la chaleur de la nuit est lourde, et j'ai l'impression de respirer de la vapeur d'eau au goût âcre et à l'odeur de bois macéré. Effectivement, le Gabon est en grande partie recouvert de forêt, et le taux d'humidité est très élevé sous les tropiques. Après une heure trente de vol, nous faisons cap sur Kinshasa où m'attend mon ami zairois, le Père Benoît, que j'avais connu en Suisse, durant ses deux années de recyclage en théologie. Dans l'aérogare, c'est l'affolement général. Tout le monde court et crie dans tous les sens, à la recherche des bagages. J'ai l'impression d'étouffer, ne sachant pas comment récupérer les miens. Des policiers très élancés veillent, un long bâton à la main, pour mâter d'éventuels rixes ou débordements de tout genre. Rien pour me rassurer. Un passager belge, remarquant mon désarroi, s'occupe de récupérer mes bagages. Et je me retrouve, je ne sais comment, dans les bras de mon ami Benoît, heureux d'être tiré d'affaire. Il est minuit et je suis mort de fatigue. Il faut dormir car demain, huit heures de route nous attendent avant d'atteindre Matadi. Une chambre toute simple m'est offerte pour ma première nuit, à l'africaine. Je remarque d'entrée que le lit a déjà servi plusieurs fois. Les draps blancs sont plus que douteux, humides et bien colorés. Je préfère m'empaqueter dans le tapis troué qui jonche le sol plutôt que me glisser là-dedans. Tant pis pour cette nuit, demain, on verra.

La jeep Toyota fait du rodéo sur cette route en montagnes russes, qui fonce vers le sud, caillouteuse et parsemée d'énormes trous. Les chauffeurs imprudents sont fréquemment éjectés hors de la piste. Et il n'est pas rare de croiser des camions au gros tonnage, retournés dans le fossé. L'artère traverse la savane recouverte d'herbes sèches, hautes de plus de deux mètres. Dans cette partie de l'Afrique, nous sommes en saison sèche. Le ciel reste gris et il ne pleut pas. Avec 20 degrés au plus fort de la journée, la température peut chuter jusqu'à 1 ou 0 degré au petit matin. Nous arrivons en fin de journée à Matadi, ville portuaire

de plus de deux cent mille habitants et capitale de la province du Bas-Zaïre, bâtie sur plusieurs collines plongeant dans le fleuve Zaïre. La paroisse du Père Benoît s'étire sur le flanc d'une colline, aux abords de la ville. L'église, perchée au sommet, ressemble à un promontoire permettant de cerner la cité, d'un seul coup d'œil. Le presbytère borde une plantation de bananiers et s'ouvre, de l'autre côté, sur une petite cour sympathique et accueillante. Mais attention, mieux vaut ne pas aller flâner sous les bananiers car son sol, couvert de broussailles, abrite de petits serpents verts à la morsure mortelle. Merci. Message reçu cinq sur cinq. À notre arrivée, la colline s'anime et les paroissiens du curé se pressent pour accueillir chaleureusement le «Père blanc» venu de Suisse. Loin de chez moi, je me retrouve pourtant comme à la maison. Nous sommes différents mais parlons le même langage, celui de l'amour. Dans la pénombre, les visages s'animent et les yeux brillent sous le clair de lune, comme si tout plein d'étoiles se mettaient à danser.

À la messe du lendemain, nous sommes un dimanche, une foule compacte aux couleurs vives et criardes emplît l'église paroissiale faite de murs de ciment rugueux, sans fioritures ni vitraux. La fête est à nouveau de la partie, et je me laisse entraîner dans une liturgie joyeuse, au son du tam-tam et au rythme de la danse, nourrie de chants exubérants. Ce vacarme mélodieux me donne la chair de poule, et j'ai vraiment l'impression que Jésus est vivant et présent au milieu de cette assemblée convaincue et convaincante. La plupart des gens qui la composent sont les pauvres des quartiers qui s'agglutinent autour de la colline. Des pauvres qui viennent puiser dans le Seigneur la force de vivre et d'être solidaires les uns avec les autres. Au fil des jours, l'image de la pauvreté que j'avais en tête s'effiloche peu à peu, jusqu'à me demander si le vrai pauvre, en réalité, ce n'est pas moi ?

Je remarque d'entrée la foi vivante et la charité au quotidien qui animent ces peuples du Tiers-Monde. Ils n'ont pas grand-chose et pourtant, ils donnent tout. Pour eux, l'existence de Dieu est une évidence. La religion fait partie de leur vie. Elle en est le fondement. Au contraire des sociétés occidentales où les richesses et la course au bien-être ont pris la place de Dieu.

Je me souviens de ce prédicateur qui disait, à juste titre, que l'athéisme des pays riches est un luxe que seuls les privilégiés peuvent se payer. Nous connaissons d'ailleurs les conséquences de cette inversion des valeurs : esclavage des biens matériels, besoin d'acquiescer toutes les nouveautés, toujours plus de confort et de commodités, ce qui engendre dépendance au travail, individualisme, profit, égoïsme, perte des valeurs humaines et spirituelles, solitude, dépression, etc. Tandis qu'ici on possède peu, mais la joie anime tous les instants de la journée. Qu'est-ce à dire, faut-il être pauvre et misérable pour trouver Dieu et faire une place à l'autre dans son cœur ? La misère n'engendre-t-elle pas la corruption, la délinquance et la révolte ? Comment résoudre cette contradiction ?

Pour sortir de l'impasse, je ferai une distinction entre pauvreté et misère. Me revient en mémoire le passage des Béatitudes dans les évangiles : « Heureux, vous les pauvres, le Royaume de Dieu est à vous », nous dit Luc (6,20). Matthieu introduit une nuance : « Heureux les pauvres de cœur, le Royaume des cieux est à eux » (5,3). Pour ce dernier, la pauvreté relève d'une disposition intérieure (du cœur) et d'un choix personnel, qui consiste à se dépouiller volontairement de tout, pour centrer sa vie sur Dieu, regardé comme seule richesse. Luc met l'accent sur la pauvreté comme statut social, subie et non choisie. Le pauvre c'est celui qui se retrouve sans la moindre ressource, dépouillé de tout, opprimé, sans appui et sans prestige, qui dépend des autres pour vivre. La pauvreté en elle-même n'a aucune valeur. Par ailleurs, elle peut dévoiler et mettre à nu les aspirations profondes du cœur, orientées vers Dieu et vers le prochain. Elle nous dispose à croire, à aimer l'autre comme son semblable. Touché par le message des Béatitudes, le pauvre reçoit Dieu comme un cadeau d'amour qui le libère de ses peurs du lendemain. La paix de l'âme qui s'en dégage lui donne de vivre le moment présent dans la confiance et dans la joie. Il a conscience qu'à chaque jour suffit sa peine et que le lendemain se préoccupera de lui-même. Libre, il peut s'ouvrir à la vie, partager le peu qu'il a, célébrer Dieu de manière toujours festive, par les danses et par les chants.

Dépourvu de spiritualité, l'œil occidental critique, juge de l'extérieur. Il ne voit dans ces liturgies enthousiastes qu'une fuite de la misère, sous le couvert de la religion chrétienne importée par les missionnaires européens, une sorte «d'opium du peuple». Ces célébrations festives et exubérantes ne seraient que l'expression de l'âme africaine profonde, sans aucun rapport avec Dieu. En Afrique, on aime danser, et voilà tout. À mon sens, ces jugements à l'emporte-pièce ne respectent pas l'âme africaine, capable elle aussi d'accueillir en profondeur le message des Béatitudes et de se laisser transformer et fortifier par elles. L'Évangile n'est pas la propriété d'une culture particulière. Sa Parole est une puissance de vie qui touche et bouleverse le cœur de tout homme qui s'y ouvre. Elle est universelle. Ces hommes et ces femmes représentent, pour moi, l'icône vivante du Christ agissant au sein de notre monde, lorsqu'on lui laisse de la place. Pour eux, Dieu n'est pas qu'une formule apprise au catéchisme, mais un dynamisme spirituel qui les soulève et les aide à dépasser les problèmes afin de trouver toujours des solutions. Leur espérance joyeuse me révèle qu'en moi aussi résident des forces insoupçonnées de don de soi, de patience, de créativité et d'amour, en attente d'être éveillées, stimulées. Leur façon de vivre leur humanité m'aide à croire en l'homme, en ses possibilités d'aller plus loin, sans jamais tomber dans le désespoir ou la fatalité. Les Béatitudes resteraient lettre morte si elles ne conduisaient pas à un engagement concret auprès des plus démunis. Preuve en sont les autres Béatitudes qui découlent de la première: «Heureux les doux, ceux qui ont faim et soif de justice, les miséricordieux, les cœurs purs, ceux qui font œuvre de paix, ceux qui sont persécutés pour la justice...» (Mt 5, 4-10). La présence de Dieu qui rend heureux, devient par la suite le moteur de la lutte aux côtés des autres. Comme nous le rappelle saint Paul: la foi doit déboucher sur la charité sans laquelle tout cela (religion, rites, prières) ne sert à rien (voir 1 Cor 13). L'exemple du pauvre par excellence, selon l'Évangile, c'est Jésus lui-même, qui s'est dépouillé volontairement de tout prestige et de toute richesse, jusqu'à la mort (voir Ph 2), afin que le pauvre n'ait plus peur d'approcher Dieu. Dès lors, le

plus petit, le plus méprisé peut se reconnaître en Jésus et recevoir de lui la force et la joie de vivre. Chez ces gens qui n'ont rien, j'observe des gestes émouvants de solidarité. Par exemple, voici cette famille qui a pu se procurer un sac de riz. Le jour même, la précieuse nourriture est partagée par poignées avec les familles voisines. On ne met rien de côté par peur du lendemain. Aussi, à chaque messe, au moment de l'offrande, des paniers sont disposés au pied de l'autel. L'assemblée se partage en deux colonnes, et chaque fidèle vient y déposer son obole: des fruits, des légumes, du riz, de l'argent. Dans la même colonne, certains mettent et d'autres prennent, selon les besoins, en toute confiance.

Loin de vous dépeindre un tableau tout en couleur, je dois aussi vous avouer que tous n'agissent pas ainsi. Je remarque qu'une minorité de familles réside dans de puissantes et luxueuses villas protégées de murs d'enceinte recouverts de tessons de bouteille et de métal tranchant. Posant leurs pieds sur d'épaisses moquettes, ces riches qui font tache, sont servis toute la journée par des domestiques ne bénéficiant que d'un salaire de misère. Nous touchons là au paradoxe de ces pays dits « du Sud ». Une minorité qui joue à la bourse, protégée par des gouvernements corrompus, et une majorité exploitée, qui n'a pas un mot à dire. Je vois aussi comment se comportent certains personnages qui ont étudié en Europe. En revenant au pays, adulés et enviés par leurs compatriotes, nommés à des postes élevés, ils s'installent comme des roitelets, ne se souciant guère de ceux qui sont dans l'indigence. Combien de jeunes ne viennent-ils pas me supplier de devenir leur bienfaiteur (financier), avec le rêve de pouvoir, un jour, aller vivre dans ce qu'ils croient être le paradis européen. J'essaie de les faire réfléchir en les invitant à trouver leurs propres solutions sur le terrain, mais en vain... Le mythe de l'Occident est tellement ancré dans les esprits, que mon message ne passe pas la rampe. Nous savons pourtant que cet immense pays regorge de richesses minières qui pourraient faire du Zaïre une nation développée où chacun mangerait à sa faim et bénéficierait de soins médicaux. Malheureusement,

ces ressources naturelles ne profitent qu'aux multinationales des pays riches. Les dirigeants politiques, grassement payés par celles-ci, ferment les yeux et laissent partir cette précieuse manne vers l'étranger. Les ouvriers exploités n'osent pas ouvrir la bouche. Ainsi s'installe un climat d'injustice sociale révoltant où le plus fort écrase le plus faible, et celui qui a quelques avantages méprise celui qui est au bas de l'échelle et en profite. À cette époque, sous la dictature du président *Mobutu*, règne une ambiance de terreur. Les opposants au régime disparaissent sans laisser de trace. Les prisonniers politiques ou de droit commun sont arbitrairement exécutés. À Matadi, m'explique mon ami, on enferme des prisonniers dans des sacs de jute puis on les noie dans le fleuve. D'autres sont attachés à des murs par une chaîne reliée à une pointe de métal plantée dans l'os du tibia. En général, ceux-ci meurent d'infection. Les policiers, mal rémunérés, arrêtent les gens sur les routes et les dévalisent de leurs biens. Néocolonialisme des pays nantis, corruption des dirigeants à l'intérieur, recherche d'intérêts personnels, tout cela constitue le plus gros blocage à la croissance et à l'évolution de ces nations. J'entendais dernièrement sur les ondes un conférencier africain déclarer : « L'Afrique ne s'en sortira que lorsque les Occidentaux cesseront de s'en occuper. Alors les Africains seront forcés de trouver leurs propres solutions. » De quoi faire réfléchir...

Venons-en maintenant à ce que j'appelle la misère. À mes yeux, plus qu'une privation de moyens matériels, elle reflète la négation de l'individu. Le plus dur, me confiait une personne, ce n'est pas de me retrouver dans l'indigence, mais c'est que plus personne n'a besoin de moi. Je n'existe pour personne. Nous le comprenons bien, cette forme de misère existe partout dans le monde, autant chez les nantis que chez les pauvres. Elle pousse au désespoir, à la révolte. Seul l'amour constitue l'antidote le plus puissant contre la misère, ce que Mère Teresa de Calcutta a si bien compris. Nous y reviendrons plus loin. Mon souvenir le plus poignant de la misère, le voici. Un soir je me promène dans les rues des quartiers de la colline avec un paroissien.

Table des matières

INTRODUCTION	7
L'enfant qui jouait avec les trains	7
ZAÏRE (ACTUEL CONGO), ÉTÉ 1985.....	10
La béatitude des pauvres.....	10
LE DÉSERT SAHARIEN, ALGÉRIE, AOÛT 1986.....	25
Lumière sur les dunes	25
INTERMEZZO	36
CANADA, SEPT VISITES ENTRE 1987 ET 2007	38
Dieu-Providence.....	38
COLOMBIE, 1999	46
Clins d'œil de la Providence.....	46
CALCUTTA, 2000.....	52
Mourir avec le sourire.....	52
ÉGYPTE, 2001	63
La face cachée des pyramides.....	63
VIETNAM, 2002-2005.....	73
Au pays du sourire.....	73
VIETNAM, 2006.....	86
Une jeunesse qui s'émerveille	86

MALI, 2007-2008	96
Soif de Dieu.....	96
IL NOUS CONDUIT	103
Année 2017.....	103
KINSHASA, 2015	105
Discours improvisé.....	105
BRÉSIL, 2017	109
«Je peux tout en Celui qui me rend fort» (Ph 4,13).....	109
BRÉSIL, 2018.....	117
Parfum d'Évangile dans les détritrus.....	117
CONCLUSION	122
Le Bon Dieu qui jouait avec l'enfant	122
TABLE DES MATIÈRES.....	124